

MICHAEL G. SCHATZBERG

LA SORCELLERIE COMME MODE DE CAUSALITÉ POLITIQUE

CET ARTICLE TENTE DE MONTRER QUE LA SORCELLERIE DOIT ÊTRE ANALYSÉE À LA FOIS COMME UN INSTRUMENT D'ACTION ET D'INTERPRÉTATION POLITIQUE QUI FOURNIT À NOMBRE D'INDIVIDUS LES MOYENS DE « COMPRENDRE » LE POLITIQUE. TOUT EN SOULIGNANT L'INFLUENCE DES FORCES DE L'INVISIBLE SUR LES COMPORTEMENTS, IL MONTRE QUE CELLES-CI NE SONT PAS LES SEULS MODES INTELLECTUELS DE CAUSALITÉ POLITIQUE. DANS LE DISCOURS PUBLIC CONTEMPORAIN, IL Y A UNE COMBINAISON COMPLEXE D'AU MOINS TROIS MODES DE CAUSALITÉ ET D'INTERPRÉTATION POLITIQUE.

Quoique la majorité des politistes occidentaux habite un monde où les forces diverses de la causalité politique peuvent souvent être étudiées empiriquement, en Afrique, certains des effets et des causes du politique échappent fréquemment aux moyens d'observation directe, voire indirecte¹. Pour les analystes de la politique en Afrique, l'importance capitale du monde « invisible », le monde des ancêtres et des esprits – soit bons, soit malins –, le monde des sorciers et des « marabouts », autrement dit le monde des spécialistes de l'occulte, exige une appréciation nuancée et mise en contexte de la causalité politique. Cet article tente de montrer que la sorcellerie devrait être analysée, au moins en partie, comme un instrument utilisé pour obtenir certains résultats politiques et, en même temps, comme un moyen, pour bien des Africains, de comprendre le politique. Par ailleurs, il nous

1. Cet article est tiré d'une étude plus large intitulée « Parameters of the political : the cultural foundations of political legitimacy in Middle Africa », puisant dans les années 80 et 90 pour discerner les notions et idées sous-jacentes qui forment, implicitement, ce que j'appelle la matrice morale de la légitimité politique. Pour des formulations préliminaires, voir M. G. Schatzberg, « Power, legitimacy and "democratisation" in Africa », *Africa*, 63 (4), 1993, pp. 445-461.

faut rendre compte de la manière dont le comportement politique en Afrique est souvent influencé par ce monde invisible. Les Africains pensent que la sorcellerie existe au cœur de leur monde politique et, en conséquence, leurs interprétations et compréhensions des événements politiques accordent assez souvent une influence causale importante au rôle joué par les sorciers. Cela ne veut pas dire que les autres moyens intellectuels permettant de s'interroger sur la causalité politique sont absents en Afrique. Au contraire, dans le discours politique contemporain que nous examinerons au cours de cet article, il existe une combinaison complexe d'au moins trois façons de comprendre les facteurs du politique. Avant d'aborder l'analyse de la sorcellerie comme mode de causalité politique², sans doute est-il utile de résumer ces deux autres moyens d'apprécier la causalité des événements en général.

MODES DE CAUSALITÉ POLITIQUE

Il existe tout d'abord en Afrique une forme de compréhension moderne, rationnelle et scientifique des événements. Pendant la phase (manquée) de libéralisation du Zaïre des années 90, monseigneur Monsengwo s'adressa ainsi à la Conférence nationale souveraine : « [...] nous n'avons même pas encore commencé, en tant que Conférence nationale souveraine, l'autocritique sereine de notre passé, la lecture de notre histoire pour y découvrir les causes objectives de la faillite de notre société, de manière à les éviter dans la construction du nouveau système politique³. » On trouve ici l'idée implicite qu'il existe des « causes objectives » à la situation politique ; que l'on peut les découvrir et les étudier ; et que ce savoir nouveau peut servir à remédier aux problèmes ayant dérégulé la société dans le passé. Les paroles de l'évêque s'appuient également sur la relation rationnelle entre les moyens et les fins, sur une croyance profonde dans la possibilité du progrès, et sur la foi dans la validité de la pensée scientifique ou objective comme moyen d'y parvenir.

Assez souvent, certains intellectuels opposent sciemment cette perspective scientifique et rationnelle à la « mentalité magique » dont la sorcellerie est une des manifestations les plus importantes. Un article écrit par un chercheur et paru dans la presse camerounaise en 1987 présente certains points saillants de ce discours. D'abord, selon l'auteur, « la lutte contre la mentalité magique [qui] s'impose comme une nécessité qui découle de notre

volonté de développement et de promotion de la science et de la technique exprimée de par la création d'un ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique et technique. Conforme à cette volonté serait le comportement consistant à interdire ou du moins à s'abstenir d'encourager la croyance et la pratique de la sorcellerie sous toutes ses formes. Inconséquent est par contre l'ouverture des médias aux fléaux de la magie/sorcellerie qui publient des articles et font des interventions d'une crédibilité puérile et dont l'extravagance nous ramène en arrière de plusieurs siècles ». Ensuite, le savant invite l'intellectuel africain à prendre conscience du fait qu'il « faillirait gravement à sa tâche s'il tenait un discours qui ne se démarque pas de la vision magique du monde. Par contre, l'histoire lui saurait gré s'il contribuait par ses écrits à l'avènement d'une mentalité scientifique en Afrique⁴ ». Évidemment, selon l'auteur, la sorcellerie n'est ni moderne ni scientifique, et l'instruction est la voie appropriée pour dissiper de telles superstitions. La presse kenyane suggère de son côté que ces pratiques et croyances, par ailleurs fort répandues, ne sont pas tout à fait « civilisées⁵ ».

Une perspective religieuse et spirituelle existe parallèlement à cette approche scientifique. Dans certains cas, des gens croient que des actions et conséquences politiques découlent soit du péché, soit d'un comportement digne et vertueux. En 1992, par exemple, l'Assemblée des abbés kinois a délivré aux croyants le message suivant à la cathédrale Notre-Dame : « Combien il est de triste de devoir constater que les options politiques prises par notre société ont été pour une société sans Dieu. D'où suppression des cours de religion, mauvaise conception de la laïcité, inversion des valeurs, retour aux pratiques fétichistes, paganisme et culte de la personnalité. Tout cela nous a enfoncés dans un sous-développement matériel et mental tel que le pays est devenu un Zaïre véritablement sinistré. Le sous-développement est toujours l'expression du péché, parce qu'il va toujours à l'encontre de la crois-

2. Par mode de causalité, j'entends un paradigme mental qui privilégie un facteur causal spécifique, par exemple la sorcellerie.

3. Discours de Mgr Monsengwo lors de la reprise solennelle des travaux de la CNS, le 6 avril 1992, texte miméo, p. 5. Bruxelles, CEDAF-ASDOC, « Zaïre : documents relatifs à la Conférence nationale », 2343 III, 1992.

4. J. Dong'aroga, « Sorcellerie et développement », *Cameroon Tribune* (Yaoundé), 5 juin 1987, p. 7.

5. *Weekly Review* (Nairobi), « Of witches, wizards and the law », 15 janv. 1993, pp. 16-18.

sance des virtualités de l'homme. Le projet du Créateur tend par définition vers un mieux-être, un plus-être⁶. » Il va sans dire que cette explication du sous-développement ne concorde pas vraiment avec les théories économiques néo-classiques habituellement prônées par la Banque mondiale.

En 1991, un article paru dans la presse kinoise notait que « Pour tout Zaïrois, le Président Mobutu serait quelqu'un que Dieu a placé à la tête du Zaïre pour faire souffrir le peuple zaïrois ». Un deuxième article, écrit par un licencié en chimie, soulignait que « les grandes concentrations d'activités du mal aussi bien dans le passé que de nos jours au sein du MPR auraient été impossibles sans une force motrice – Satan en personne⁷ ». Dans ce cas, bien sûr, c'est Satan lui-même qui est donné responsable des actions répréhensibles du parti-État de Mobutu. Immédiatement après le coup d'État perpétré par le général Buhari au Nigeria à la veille de 1984, Habibu Shagari, un neveu du Président écarté, a émis l'idée que le coup ayant renversé Shehu Shagari était un acte de Dieu. Le fils du président Shagari, un avocat, a également vu dans l'action des militaires une intervention céleste⁸. Bien qu'il soit possible d'interpréter toutes ces déclarations de façon métaphorique, je suis d'accord avec Stephen Ellis et Gerrie Ter Haar qui soutiennent l'idée que nous pouvons et, dans certains cas, que nous devons comprendre ces déclarations de manière littérale⁹.

Enfin, la sorcellerie, le côté du pouvoir le plus ténébreux, constitue le troisième mode de compréhension de la causalité politique, et c'est le sujet qui occupera la majeure partie de cet article. Bien des Africains comprennent la sorcellerie comme un mode de causalité parce qu'ils sont persuadés que de sombres forces influencent souvent de manière décisive les événements quotidiens, tels les matchs de football, ainsi que ceux de la haute politique. Ils sont également persuadés que la sorcellerie est un moyen parmi d'autres de réaliser certains projets de la vie de tous les jours, et que les politiciens ne s'en privent pas pour atteindre leurs propres buts politiques. En réalité, que l'on parle des événements quotidiens ou des interventions politiques extraordinaires des membres des classes dirigeantes, la logique de la sorcellerie reste la même, et c'est ce qui retiendra notre attention dans cet article. Quelques exemples tirés de la presse africaine suffiront à prouver son importance dans la vie ordinaire, et à montrer qu'elle sert à expliquer nombre de réalités différentes. Ici, je prêterai attention au rôle que joue la sorcellerie dans les rencontres sportives, notamment dans le football. Pour beaucoup

de gens, et pas nécessairement les moins instruits ni les moins intelligents, l'issue des matchs de football est influencée, voire pour certains déterminée par la sorcellerie. Le monde sportif nous servira d'exemple privilégié parce que, malgré les libéralisations politiques et économiques partielles qui ont introduit une meilleure liberté de la presse dans les années 90, l'arène sportive reste l'un des seuls lieux où l'on peut trouver une discussion plus ou moins ouverte sur la sorcellerie, sujet qui demeure particulièrement tabou et sensible pour nombre d'intellectuels et de politiciens africains.

Il est intéressant de noter que ce sujet serait peut-être moins difficile à aborder si les politistes occidentaux reconnaissaient plus facilement le rôle joué chez eux par les modes alternatifs de causalité politique. Ainsi, pour expliquer le résultat d'une élection présidentielle aux États-Unis, un partisan de la compréhension scientifique, rationnelle et moderne de la causalité utilisera la formule consacrée : « C'est le facteur économique qui prime, voyons¹⁰ ! ». On suppose que les électeurs sont rationnels et, par conséquent, qu'ils choisissent le candidat jugé le meilleur pour la défense de leurs intérêts économiques. Leur choix devient alors relativement prévisible puisque, pour l'analyste politique, il existe une relation logique entre les moyens (ici une élection) et le but politique ultime (le mieux-être économique). Les explications offertes sont ainsi jugées modernes, rationnelles et scientifiques. Aux États-Unis, si l'économie est florissante, il devient donc très difficile de menacer un Président en exercice. Le mode de causalité religieuse, en revanche, interprétera les résultats d'une élection comme une manifestation de la volonté de Dieu. D'ailleurs, certains hommes publics américains proclament que le sida n'est que la sanction divine d'une vie de péché. Enfin, selon le troisième mode de causalité politique, les résultats d'une élection

6. Abbés kinois, « Bâtir la nation, une tâche pour tous les chrétiens », texte du 5 février 1992, Bruxelles, CEDAF-ASDOC, « Dossier sur les événements récents au Zaïre (janv.-fév. 1992) », 2358 III 1992.

7. Voir B. Kakese, « Processus de démocratisation. L'obstacle majeur : les marabouts », *La Semaine* (Kinshasa), 18 juil. 1991, p. 3 ; et K. Kayembe, « L'autre face du MPR (parti-État) », *Le Potentiel* (Kinshasa), 6 août 1991, p. 10.

8. Cité dans « Shagari family sees coup as divine intervention », AFP, Paris, 9 janv. 1984.

9. S. Ellis et G. Ter Haar, « Religion and politics in sub-saharan Africa », *Journal of Modern African Studies*, 36 (2), juin 1998, pp. 175-201.

10. Expression américaine populaire, intraduisible en français : « It's the economy, stupid ! » (litt. c'est l'économie, idiot!).

s'expliquent par le fait que le candidat gagnant a pu racoler les sorciers les plus puissants. Ainsi existe-t-il plusieurs autres modes de compréhension de la causalité politique. Pour ne citer qu'un exemple, on est aujourd'hui parfaitement renseigné sur le recours à l'astrologie du président américain Ronald Reagan¹¹. Le problème épistémologique que nous rencontrons est dû au fait que ces moyens d'interpréter la causalité politique sont souvent occultés, et par la puissance intellectuelle et par la légitimité répandue et acceptée de l'idéologie scientifique. Un politologue étudiant la politique américaine qui prendrait au sérieux ces autres modes de causalité politique et tâcherait de les examiner systématiquement et « scientifiquement » aurait, quelle que soit la qualité de son travail, des difficultés à le faire publier. Pourtant, les travaux novateurs de Jean-François Bayart et Peter Geschiere sur le monde politique en Afrique ont rendu la tâche plus facile¹².

LA VIE QUOTIDIENNE : LE FOOTBALL

Il faut souligner qu'en Afrique maintes interdictions strictes, tant nationales qu'internationales, interdisent les pratiques fétichistes aux équipes sportives. À titre d'exemple, en 1980, le ministère des Sports zaïrois fit paraître les règlements du championnat national. L'article 12 était formel : « Tout club qui sera surpris tant sur le terrain que dans les installations sportives en flagrant délit de pratique fétichiste perd le match par forfait. Quiconque constate un cas de pratique fétichiste sur le terrain, dans les installations sportives (couloirs, toilettes, vestiaires, locaux, etc.) ou aux abords immédiats de celles-ci est tenu d'informer instamment le commissaire du match. Ce dernier procédera à la vérification des faits et en fera cas dans son rapport¹³. » De même, la Confédération africaine de football (CAF) a toujours condamné le fétichisme. Ainsi, en 1980, le président de la CAF a insisté sur le fait que sa pratique en sports était un fléau, affirmant qu'« il n'est pas admissible qu'en plein vingtième siècle, on puisse voir des gris-gris, des amulettes, qui perturbent le déroulement régulier des compétitions¹⁴ ».

Un commentaire critique remontant à 1983 note que les gris-gris et les fétiches sont très répandus parce que « certains naïfs croient encore en leur efficacité mystérieuse ». Dans presque tous les clubs de Kinshasa, des « comités de recherches » dominés par des vedettes de l'occulte sont devenus plus importants dans la vie des équipes que les préparations physiques inten-

sives. Il suffit de dénicher le marabout qu'il faut, et, dès lors, les clés du succès sportif résident « dans les poches des joueurs, dans des mouchoirs magiques ou encore dans des marmites jalousement gardées aux vestiaires¹⁵ ». L'année suivante, un autre article constate que l'esprit sportif est en train de périliter au sein de l'Association de football de Kisangani (Afkis). « Décidément, ce n'est pas pour bientôt que l'on verra notre football divorcer d'avec les pratiques fétichistes. À l'Afkis, la pratique ouverte des gris-gris est maintenant au-delà du supportable. Cela au vu et au su des arbitres et dirigeants de cette association. [...] Un cas récent : armé de sang-froid, un dirigeant d'une équipe s'est mis à déverser plus d'un litre de sang contenu dans un récipient en plastique blanc sur le pavé du couloir central des vestiaires. Tout le monde qui allait prendre place à la tribune d'honneur du stade Lumumba devait passer dessus. Et c'est avec horreur qu'il fallait jeter le regard sur ces gros flocons de sang qui étaient éparpillés partout. [...] Évidemment les joueurs de l'équipe adverse devaient certainement marcher dessus car l'endroit est un passage obligé pour gagner le terrain¹⁶. »

Le romancier et écrivain populaire Zamenga Batukezanga a, lui aussi, remarqué l'importance des sorciers dans le football zaïrois. Dans le roman *Sept frères et une sœur*, il décrit ainsi un match de football : « Le suspens était total à dix minutes de la fin : les deux équipes étaient toujours à égalité. Qui va l'emporter ? Dans les deux blocs ainsi formés, on remarqua avec surprise des êtres étrangement habillés de raphia. On les vit cracher des gorgées de vin de palme mélangé à des noix de kola mâchées ; à certains moments, on vit sortir de leur bouche une espèce de boue qu'ils déversaient en direction des joueurs. On chuchote que ces êtres bizarres étaient les représentants de quelques très célèbres "nganga nkisi", féticheurs. Grâce à leur magie, les "nganga nkisi" rendaient les jambes des joueurs qu'ils soutenaient, plus

11. Voir à ce sujet le livre de son ancien ministre du Trésor D. T. Regan, *For the Record: from Wall Street to Washington*, San Diego, Harcourt Brace Jovanovich, 1988, pp. 3-4, 74.

12. J.-F. Bayart, *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989, et P. Geschiere, *Sorcellerie et politique en Afrique. La viande des autres*, Paris, Karthala, 1995.

13. « Les pratiques fétichistes sont prohibées ! », *Elima* (Kinshasa), 7 janv. 1980, p. 15.

14. « Le fétichisme en sport est un fléau », *Le Soleil* (Dakar), 27 fév. 1980, p. 10.

15. M. Lalabi-Muke, « Ces pratiques fétichistes qui avalisent le sport », *Elima*, 12 août 1983, p. 10.

16. N. Ramazani, « Le fétichisme à l'honneur : du sang humain au stade Lumumba », *Elima*, 7 sept. 1984, p. 13.

légères, souples, et aussi plus habiles que celles des autres qui s'alourdissaient, devenant incapables de marquer des buts¹⁷. » A-t-on besoin de dire que ces pratiques fétichistes sont répandues, importantes, et qu'elles constituent également un moyen de comprendre les forces causales qui gouvernent et dominent l'univers du quotidien ? À l'évidence, ni la qualité des joueurs, ni la préparation physique, et encore moins la stratégie développée par l'entraîneur ne sont ici d'une importance capitale. L'élément crucial réside dans la puissance des féticheurs. Leurs capacités à maîtriser les forces du monde invisible expliquent, pour nombre de personnes, ce qui se passe sur le terrain. Qu'il s'agisse de la victoire ou de la défaite, le résultat dépend de la puissance des sorciers engagés par chaque équipe.

Il n'y a pas qu'au Zaïre que les équipes cherchent à exploiter la puissance du monde invisible pour remporter des victoires. En Côte d'Ivoire, la presse a révélé que les clubs dépensent des sommes importantes pour les services des féticheurs. Peut-être plus intéressant encore est le fait que des clubs importants d'Abidjan divulguent régulièrement ces dépenses, sans gêne ni honte. C'est pour eux quelque chose de tout à fait ordinaire. Que cette catégorie de dépense soit moins importante que les salaires des joueurs et de l'entraîneur ne veut pas dire pour autant que des intérêts matériels – parfois considérables – ne sont pas engagés¹⁸. L'exemple de l'Association ivoirienne de médecine sportive est éclairant. Après s'être réunis pour un séminaire de réflexion en 1982, les médecins avaient protesté contre le rôle et l'importance des féticheurs au sein du football ivoirien. Les membres de l'Association portèrent plainte devant la Fédération ivoirienne de football. Le médecin de l'équipe nationale étant un « officiel technique », ont-ils souligné, il devait à ce titre « bénéficier des mêmes prérogatives que tous les autres officiels afin d'éviter qu'il soit laissé-pour-compte dans les aéroports ou les salons des hôtels au profit des féticheurs¹⁹ ».

Récemment, une équipe ougandaise a été battue par des joueurs tunisiens ; bien que le résultat du match les ait rendus très amers, les partisans de l'équipe nationale ne se montrèrent pas vraiment surpris. Un des supporters du football ougandais expliqua la défaite en ces termes : il aurait selon lui été impossible de battre « les Arabes » parce qu'ils avaient et les meilleurs joueurs et les « meilleurs marabouts du monde arabe ». En Ouganda, chaque club important se sert des services d'un sorcier, qui jouit assez souvent de beaucoup plus de respect parmi les joueurs, les officiels et les supporters que l'entraîneur ou

le médecin de l'équipe²⁰. C'est pourquoi la sorcellerie continue à jouer un rôle significatif dans certaines compétitions internationales. En 1998, après la chute du régime de Mobutu, le ministère des Sports du Congo exhorta les joueurs congolais participant à la Coupe des nations d'éviter les sorciers et de s'abstenir de toucher aux fétiches pendant la compétition²¹.

LE FOOT ET LA HAUTE POLITIQUE

Étant donné l'importance du football en Afrique, il existe des liens importants entre le monde politique et le monde sportif. Prenons le cas du Congo/Zaïre. Lorsque l'équipe nationale des Léopards s'est qualifiée pour la Coupe du monde en 1974, les barons du Mouvement populaire de la Révolution (MPR) exigèrent une « contribution » (un impôt, à vrai dire) de tous les Zaïrois pour que les joueurs soient équipés convenablement. Deux problèmes surgirent rapidement. Premièrement, en 1974, nombre de Zaïrois ignoraient encore le vrai visage, brutal et corrompu, du régime. L'économie était encore prometteuse et certains des excès de Mobutu et de son parti-État restaient cachés à la population. Néanmoins, l'année précédente, la classe politique avait participé avec enthousiasme à la zaïrianisation de l'économie après que Mobutu et le MPR eurent décidé de privatiser le patrimoine économique en expropriant une partie importante des biens des étrangers. Ceux qui avaient bénéficié de ces mesures furent vite surnommés les « acquéreurs²² ». Les gens s'interrogèrent donc sur la nécessité de la contribution destinée aux footballeurs. Ensuite, la collecte de cette contribution à travers le pays tourna

17. Z. Batukezanga, *Sept frères et une sœur*, Kinshasa, éditions St Paul-Afrique, 1975, p. 20. Et, pour la Côte d'Ivoire, voir les nouvelles de I. B. Koulibaly, *Le Domestique du président*, CEDA, 1982, notamment pp. 45-56.

18. « La vie dans nos clubs. Les dépenses : snobisme ou nécessité? », *Fraternité Matin* (Abidjan), 28 oct. 1980, pp. 12-13.

19. « Commission de la médecine sportive : combattre le fétichisme », *Fraternité Matin*, 15 juin 1982, pp. 16-17.

20. A. Ndaula Kalema, « Witchcraft rules the football pitches », *Sunday Vision* (Kampala), 7 mars 1999, pp. 12-13.

21. « Soccer-Democratic Congo warns of magic ahead of key match », Reuters, 24 fév. 1998.

22. M. G. Schatzberg, *Politics and Class in Zaïre : Bureaucracy, Business, and Beer in Lisala*, New York, Africana, 1980, pp. 121-152.

mal. Les agents de l'administration territoriale et du parti politique chargés de réclamer les fonds se permirent certaines libertés, et furent rapidement appelés « les envahisseurs ». En plus de l'impôt destiné aux Léopards, les agents de l'État mobutiste se servirent dans les biens des villageois. La population, et surtout certains vieux du Bas-Zaïre et de Bandundu, portèrent plainte, mais les autorités de Kinshasa – comme d'habitude – n'y prêtèrent aucune attention. Les vieux eurent alors recours à certains pouvoirs appartenant au monde invisible pour maudire les Léopards. En fin de compte, l'équipe nationale zaïroise joua honteusement en Allemagne et sortit de la compétition sans avoir marqué un seul but. Un nombre non négligeable de Zaïrois en conclut que la cause directe de cette débâcle était la malédiction des vieux.

C'est pourquoi, en 1987, le ministre des Sports trouva bon d'intervenir auprès des chefs coutumiers batékés pour remettre les choses en ordre. Les vieux villageois, se souvenant du comportement répréhensible des agents de l'État en 1974, renouvelèrent alors la malédiction contre les Léopards. Ils ne voulaient pas voir la descente au village d'une deuxième vague d'« envahisseurs ». Leur logique était impeccable : si les Léopards ne parvenaient pas à remporter une victoire, l'État n'aurait pas besoin de ramasser une nouvelle contribution pour soutenir l'équipe zaïroise. C'est pourquoi, à la veille du match contre l'Angola, le ministre fit venir des chefs batékés à sa résidence afin d'exorciser les Léopards de toutes influences maléfiques. Bien sûr, ceux-ci gagnèrent le match, et bien des gens crurent que ce succès découlait de l'action du ministre et des chefs coutumiers²³.

En Côte d'Ivoire, comme au Congo/Zaïre, la tolérance et même l'encouragement à la pratique de la sorcellerie dans le football atteignent les niveaux les plus élevés de l'État. Après la conclusion du « Côte d'Ivoire 84 », un tournoi international pendant lequel les espoirs des Éléphants, l'équipe nationale, furent largement déçus, le ministre de la Jeunesse et des Sports, Laurent Dona Fologo, accorda une interview à la presse locale. Selon ce dernier, le résultat le plus important de cette rencontre internationale était « d'avoir réussi à sensibiliser le chef de l'État au phénomène du problème du football. À l'égard du football le Président est aujourd'hui un homme nouveau. Il sait que c'est un instrument puissant en Afrique d'éducation sociale, morale, civique et politique. C'est un phénomène qui rassemble les peuples, et devant lequel un homme politique ne peut pas être indifférent²⁴ » (ou, selon les

termes d'un autre observateur ivoirien de l'époque, assez souvent « le football tient lieu de doctrine politique²⁵ »). Fologo remarqua ensuite que l'on pouvait tirer une deuxième conséquence heureuse de ce tournoi : « la prise de conscience par tous les dirigeants que la “course au fétichisme” en sport doit prendre fin en Côte d'Ivoire ». En effet, le ministre admit que, pendant la compétition, « le recours au fétichisme dans cette action a[vait] été, à la fois, excessif, dépensier et destructeur ». Cela ne devait jamais plus se reproduire, affirma-t-il : « Je considère qu'il n'y a qu'un seul “fétiche” qui vaille la peine d'être adoré : c'est le travail. Le joueur doit être en condition physique [...] il doit être techniquement et physiquement capable [...]. Il n'y a donc plus de place pour des féticheurs, dont la plupart sont en réalité d'intelligents “escrocs” qui savent exploiter une situation de naïveté et de désarroi dont nous sommes souvent les victimes²⁶. »

Le fait que Fologo ait dénoncé la sorcellerie au sein du football ivoirien ne sonna pas pour autant le glas des pratiques fétichistes, comme lui-même le reconnut quelques années plus tard dans une interview. « Mais après une petite accalmie, je constate que les croyants dans le fétichisme sont revenus en plus fort. Je puis affirmer que les deux derniers matchs de l'Africa [un club ivoirien] en Côte d'Ivoire n'ont pas été épargnés par ces pratiques. Si le fétiche pouvait faire gagner une équipe, l'Africa serait championne du monde ! Or, nous sommes derniers²⁷ ! » Le ministre ne devait pas s'attendre à ce que les gens bannissent la sorcellerie des terrains de football. Les pressions – politiques, morales, économiques – en faveur de la sorcellerie sont en effet considérables. En 1989, le président du Stella Club d'Abidjan parla assez franchement de ces pratiques : « Car finalement j'ai réalisé qu'au Stella il y a des gens foncièrement méchants, adeptes de pratiques occultes et toujours prêts à travailler contre les intérêts de l'équipe. Un président qui part ne

23. En ce qui concerne 1974, voir T. uba Thassinda H., *Zaire, les princes de l'invisible : l'Afrique noire bâillonnée par le parti unique*, Caen, éditions C'est-à-dire, 1992, pp. 211-212 ; pour la suite en 1987, K. N'Silu, « Les Léopards exorcisés par les chefs coutumiers batékés », *Elima*, 2 avril 1987, p. 11.

24. « Quel avenir pour les éléphants ? », *Fraternité Matin*, les 28, 29, 30 avril et 1^{er} mai 1984, pp. 12-13.

25. I. B. Koulibaly, *Le Domestique du président*, *op. cit.*, p. 45.

26. « Quel avenir pour les éléphants ? », *Fraternité Matin*, *art. cit.*

27. « Le Ministre Laurent Dona Fologo. Football ivoirien, fétichisme », *Fraternité Matin*, 6 janv. 1987, pp. 28-29.

laisse jamais une place propre. Il veut que celui qui lui succède échoue, pour qu'on le réhabilite. [...] Aujourd'hui, voyez-vous, on m'a poussé vers des pratiques extra-sportives. On m'a imposé de faire fétiche. Finalement chaque dirigeant a son féticheur, et son joueur. Tous les féticheurs se neutralisent au point que lorsque les féticheurs prédissent un score en notre faveur, nous l'enregistrons plutôt contre nous. Que voulez-vous que je dise ? Beaucoup de gens qui prétendent être avec nous, travaillent en fait contre nous²⁸. »

UNE MISE EN CONTEXTE

La sorcellerie n'explique pas tout. Elle n'est qu'un moyen parmi d'autres de comprendre les événements politiques et sociaux. Et qu'elle contredise assez souvent les autres moyens d'apprécier la causalité en fournissant des explications radicalement différentes, et parfois insolites, ne veut pas dire pour autant que les différents moyens de comprendre les causes des événements ne peuvent coexister. En fait, la cohabitation semble plus ou moins aller de soi, et les gens choisissent – sans y réfléchir – parmi les divers modes de causalité selon le contexte d'un moment donné. Il y a une complémentarité entre ces modes.

Pour illustrer ce point, revenons au football. En 1984, Bobutaka, surnommé Bobo, le célèbre buteur du Vita Club du Zaïre, mourut en plein match contre Matonge. Il s'appêtait à marquer un but lorsqu'il reçut un coup mortel du gardien de l'équipe adverse. Dans les jours suivants, la presse commenta longuement le sort tragique de ce footballeur particulièrement doué. Un des commentaires titrait en première page « Qui a tué Bobo ? ». Bien sûr, cet article et bien d'autres posaient de nombreuses questions. On voulait savoir pourquoi il n'y avait pas d'ambulance sur le terrain ; pourquoi d'autres services médicaux faisaient défaut ; pourquoi les autorités médicales de l'équipe avaient permis à Bobo de jouer bien qu'il souffrait de maux de tête depuis plusieurs jours ; pourquoi le terrain n'était pas nivelé comme il aurait fallu... Les articles firent également mention de la « mentalité » des joueurs et des dirigeants de l'équipe – référence à peine voilée aux rôles des forces occultes dans cette ténébreuse affaire. Mais, malgré l'attention prêtée à ces considérations, il est néanmoins significatif que la question posée en manchette soit « Qui a tué Bobo ? ». Elle aurait pu être formulée en ces termes : « Qu'est-ce qui a tué Bobo ? », ou « Pourquoi Bobo est-il mort ? », « Comment est-il

mort ? », ou encore « Qu'est-ce qui a causé la mort de Bobo ? ». Le fait d'avoir posé la question ainsi indique implicitement que la mort de Bobutaka en plein match fut perçue par beaucoup comme une manifestation du monde invisible – c'est-à-dire comme la manifestation d'une action maléfique entreprise par une personne voulant lui faire du mal²⁹. Quiconque cherchait des explications à la mort de Bobo pouvait y voir l'action d'une sorcellerie maléfique ; ou bien la conséquence d'événements s'étant produits par hasard ; ou bien encore l'action d'un Dieu non connaissable mais miséricordieux. Enfin, il y eut certainement des gens qui s'en tinrent farouchement à une explication rigoureusement scientifique, ancrée dans le savoir médical occidental et la pensée rationnelle.

Mais il faut bien souligner que ces explications et compréhensions ne sont pas totalement contradictoires. Il peut exister une complémentarité entre ces modes différents de comprendre la causalité. Si l'on est convaincu par les explications données par des savants, il est toujours possible de poser la question suivante : si Bobo avait vraiment souffert d'une affection cardiaque, pourquoi a-t-il subi la crise prévisible au moment critique d'un match contre Matonge ? Qu'est-ce qui a causé sa mort justement à ce moment précis ? Pour bien des Africains, la réponse à cette question, même s'ils tiennent fermement à la puissance analytique de la pensée scientifique en d'autres contextes, relève du monde invisible³⁰.

En conclusion, je voudrais tout simplement dire combien les politistes occidentaux auraient tort de se borner à l'étude des phénomènes empiriques facilement observables. Le monde invisible des sorciers et des marabouts joue un rôle politique considérable en Afrique, et il est de plus en plus certain

28. « Stella Club d'Abidjan. Amadou Djallo (président central) : chaque dirigeant a son féticheur, et tous les fétiches se neutralisent », *Fraternité Matin*, 21 juil. 1989, pp. 14-15.

29. Monsa et Kitemona, « Qui a tué Bobo ? », *Elima*, 16-17 juin 1984, p. 8 ; Kitemona N'Silu, « Bobutaka, le célèbre buteur de Vita Club, meurt en plein match contre Matonge ! », *Elima*, 15 juin 1984, p. 16.

30. Cette analyse du football comme phénomène politique s'écarte de certaines études antérieures qui interprétaient le football comme un indicateur des sentiments nationalistes ou ethniques. Voir à ce sujet les travaux de P. Martin, *Leisure and Society in Colonial Brazzaville*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, pp. 99-126 ; T. Kitongo, « Ethnies et urbanité dans la lutte politique au Congo après 1959 », *Africa* (Rome), 45 (4), déc. 1990, pp. 665-679 ; et J.-F. Bayart, *L'État au Cameroun*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1979, pp. 269-270.

que maints politiciens tiennent compte de ce monde avant de prendre des décisions politiques. Pour ne citer qu'un cas parmi d'autres, nous savons que le président Mobutu en fut un adepte. Des témoignages d'anciens barons du régime, ainsi que d'autres serviteurs de l'État moins bien placés, nous révèlent que le monde magique a compté pour beaucoup dans ce régime. Nguza Karl-i-Bond, ancien ministre des Affaires étrangères et directeur politique du MPR, nous a fourni des indications sur certaines activités des femmes des barons du régime qui fréquentaient les féticheurs à Kinshasa pour « protéger leur ménage³¹ ». Sakombi Inongo, ancien ministre de l'Information et longtemps le « griot » préféré de Mobutu, a témoigné publiquement sur l'influence des marabouts dans les hautes instances du parti-État. Il est certain, selon lui, que les rouages du régime furent lubrifiés par des spécialistes de l'occulte, et que certaines positions politiques de Mobutu étaient le résultat de leurs interventions. Sakombi nous explique ainsi en quoi l'adoption d'un nouvel hymne national n'a rien à voir avec le mythe nationaliste, mais souligne le besoin de Mobutu d'accroître sa sécurité politique grâce à des liens renforcés avec ceux qui ont le pouvoir d'atteler les puissances du monde invisible³². Enfin, le livre d'Emmanuel Dungia, ancien membre des services secrets mobutistes, nous révèle qu'après la deuxième guerre du Shaba en 1978, plutôt que de protéger les frontières internationales du Zaïre au moyen d'armes classiques, Mobutu a fait venir des marabouts. Ceux-ci sont allés à la frontière du Shaba où ils ont égorgé un mouton en récitant des incantations rituelles³³. Bien sûr, Mobutu aurait pu prendre des mesures plus conventionnelles pour protéger les frontières de l'État, mais il lui a semblé bon de faire venir des sorciers. Il aurait pu acheter des chars ou d'autres armes ; il aurait pu augmenter les salaires et consolider l'esprit du corps des militaires ; il aurait pu intensifier les entraînements des armées zaïroises... Mais, au lieu de tout cela, il a choisi de faire intervenir les spécialistes du monde occulte.

Les politistes auraient également tort de réduire les informations portant sur le monde invisible à de simples histoires ou à des anecdotes curieuses. Ces données, ces informations deviennent importantes et tout à fait compréhensibles si l'on considère qu'il y a plusieurs modes de causalité politique. On n'a pas besoin de souligner que la sorcellerie est un phénomène complexe. Entre autres choses, elle fournit aux gens un moyen de comprendre et d'apprécier la causalité politique.

Il est temps que les politistes prennent au sérieux ce mode de causalité, et ce pour deux raisons capitales. Premièrement, parce que bien des Africains pensent que certains phénomènes ne sont explicables que par une compréhension du monde invisible. Qu'il s'agisse d'un match de football ou de l'adoption d'un nouvel hymne national, beaucoup de politiciens et de gens ordinaires se rendent compte que les forces causales de leur monde politique comprennent les puissances occultes. Deuxièmement, parce que tant que nous continuerons à ne pas incorporer ces formes différentes de causalité dans nos études, nos théories du comportement politique resteront sérieusement incomplètes³⁴ ■

Michael G. Schatzberg
Université du Wisconsin-Madison

31. Nguza Karl i Bond, *Mobutu, ou l'incarnation du mal zaïrois*, Londres, Rex Collings, 1982, pp. 29-30.

32. I. Ndaywel è Nziem, « La société zaïroise dans le miroir de son discours religieux (1990-1993) », *Cahiers africains*, n° 6, 1993, pp. 39-50.

33. E. Dungia, *Mobutu et l'argent du Zaïre : révélations d'un diplomate, ex-agent des services secrets*, Paris, L'Harmattan, 1993, pp. 42-49.

34. Je tiens à remercier F. Bernault, R. Merelman et C. Young pour leurs commentaires critiques.